Freyer Stowasser Barbara,
*The Day Begins at Sunset. Perceptions of Time in the Islamic World*

London/New York, I.B. Tauris,
2014, 190 p.
ISBN : 9781780765426

*The Day Begins at Sunset. Perceptions of Time in the Islamic World* est un ouvrage posthume de Barbara Freyer Stowasser, décédée en 2012, professeure d'arabe et d'études islamiques à l'université Georgetown. Auteure entre autres d'un ouvrage de référence sur *Women in the Qur'an, Traditions and Interpretation* (1994), elle aborde dans celui-ci la question complexe du temps dans la civilisation islamique. Le livre semble avoir été finalisé avant le décès de son auteure, et pourtant il surprend par l'absence d'introduction qui prive le lecteur de la possibilité d'en saisir d'emblée le projet. Mais, contrairement à ce que pourrait laisser entendre le sous-titre, il ne s'agit pas, en tout cas, de la revue des différentes façons de percevoir le temps dans le monde musulman ; l'histoire sociale en est totalement absente. Les trois parties proposées apparaissent comme autant d'essais autonomes, juxtaposant des idées dont les liens entre elles n'apparaissent pas toujours clairement, mais qui posent quelques jalons sur la vaste question du temps.

La première partie, intitulée « History, Religion, Politics and Time » aborde l'univers foisonnant des calendriers, considérés à juste titre comme des productions culturelles nées à l'intersection de la science, du politique et du religieux, ainsi que les modalités de comput dans le cas spécifique de la civilisation islamique. Le premier chapitre évoque la multitude des calendriers hérités d'une histoire ancienne : babylonien, égyptien, julien etc., ainsi que la variété de leurs points de départ, choisis en référence à des événements particuliers, ce qui produit des ères différentes qui doivent être connues et comprises pour établir les tableaux de concordance, en usage dès le Moyen Âge. Le second chapitre s'attarde sur le calendrier musulman, son histoire, son pouvoir d'unification du monde musulman, son fondement lunaire qui impose la maîtrise de l'observation de cet astre à l'œil nu, encore que la question de la détermination de la nouvelle lune par calcul ait toujours été débattue et l'est plus que jamais dans le contexte actuel où prévaut la technologie. Le chapitre se termine par une évocation des millénarismes et des postures apocalyptiques dans les différentes branches de l'islam et à différents moments de l'histoire (y compris en l'an 2000 EC, qui correspond pourtant à la date anodine de l'hégire de 1420). Le troisième chapitre recense dans le Coran les occurrences des notions liées au temps (jour, semaine, mois et année) et analyse les différents emplois de ces termes. Il se penche ensuite sur les rapports entre religion et science et convoque d'abord al-Razī, le théologien, pour qui la Révélation prime, même si la science peut venir l'enrichir, puis al-Bīrūnī, le scientifique, pour qui la science est une entreprise autonome. En dépit du fait qu'une recherche scientifique productive et originale a perduré jusqu'au XVIe siècle dans l'espace musulman, un certain orientalisme vient ensuite nier cette activité, postulant une irréductible opposition entre religion et science, la première ayant interrompu le fil de la seconde dès le XIe siècle (voir le célèbre débat entre Renan et al-Afghani). Pour finir, c'est Rachid Rida qui est convoqué. Pour lui, si la science peut venir prouver des vérités révélées, à condition toutefois que ses données soient fiables, la vérité révélée reste indépendante de ce que la science peut ou non ajouter à sa compréhension. Un chemin à l'envers, en somme, où le savant le plus ancien, al-Bīrūnī, apparaît comme le plus ouvert et le plus « moderne ».

C'est précisément à la figure d'al-Bīrūnī (973-1051) qu'est consacrée la partie suivante. Composée également de trois chapitres, elle replace d'abord le grand polygraphe musulman au cœur de l'activité intellectuelle de son temps, qui s'inscrit dans la continuité de l'époque effervescente de Dār al-Ḥikma. Le cas de l'astrologie, science dans laquelle les savants musulmans continuent alors de s'illustrer et de progresser, est notamment développé. Le contexte scientifique productif de l'époque bénéficie, il est vrai, de progrès intellectuels et technologiques, d'abord les nombres et singulièrement le zéro hérité de l'Inde, l'astrolabe que les Arabes perfectionnent et le cadran solaire, enfin le papier venu de Chine dès le VIIIe siècle et qui s'impose au Xe siècle, vecteur essentiel du savoir qui, selon l'auteure, a eu un impact culturel équivalent à celui de l'introduction de l'imprimerie en Europe au XVIe siècle. Le chapitre suivant détaille la vie et l'œuvre d'al-Bīrūnī. Originaire de Kath au Khwarezm, région persanophone située dans l'actuel Ouzbékistan, il voyage et se place sous la protection de plusieurs princes. Présent à Gurganj (dans l'actuel Turkménistan) au moment de la conquête de la ville par le sultan Maḥmoud, il est conduit à Ghazna (actuelle Ghazni en Afghanistan), capitale de la dynastie turque éponyme. Il reste au service de cette dynastie durant toute sa longue vie et produit une œuvre monumentale (au moins 140 titres). La question du temps est au centre de cette œuvre, où al-Bīrūnī témoigne de sa parfaite connaissance des théories et données de l'astronomie grecque et arabe, complétée d'une connaissance plus rare des traditions astronomiques indiennes. Il voyage en effet


BCAI 31 (2017) Freyer Stowasser Barbara: The Day Begins at Sunset. Perceptions of Time in the Islamic World., recensé par Sylvia Chiffoleau
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

beaucoup, notamment en Inde où il se rend à plusieurs reprises entre 1020 et 1029. Dans son ouvrage consacré à ce pays (*Taḥqīq mā lil-Hind*), il révèle toute la mesure de son cosmopolitisme et de son œcuménisme. Il y fait état des connaissances indiennes en cosmologie, astronomie et chronographie, des doctrines philosophiques et religieuses, et des diverses pratiques rituelles du pays. Mais, selon lui, la science hindoue pèche par sa dépendance aux croyances superstitieuses et par son incapacité à s'inscrire dans une méthode de déduction strictement scientifique. C'est donc bien la séparation de la science et de la religion, et leur autonomie culturelle, qui est garante de l'excellence de chacune d'elles. Le troisième chapitre étudie dans le détail une autre œuvre d'al-Bīrūnī, *Chronologie des anciennes nations* (*Kitāb al-āthār al-bāqiya*), où il aborde directement la question du temps et des calendriers et où il témoigne à nouveau de son ouverture et de sa tolérance. Avec une curiosité d'ethnographe et dans une visée comparatiste, al-Biruni y confronte la façon dont les différentes cultures désignent, nomment et perçoivent les jours, les mois et les jours de fêtes. Il s'intéresse à une grande variété de calendriers, mais accorde une attention particulière aux calendriers chrétien, persan et juif. Ce dernier, lunisolaire et particulièrement complexe, reçoit de longs développements, alors que le calendrier lunaire musulman retient moins son attention, sinon pour lister les fêtes musulmanes. Avec une maîtrise de l'astronomie et de la trigonométrie étonnante chez un homme qui n'a alors que vingt-sept ans, il entreprend de synchroniser les divers systèmes calendaires qu'il rencontre dans ses études, dans une démarche rationnelle et dont les données sont justes, la plupart du temps. L'auteure le décrit d'ailleurs comme une figure exemplaire de l'*ādīb*, assimilable aux *paideia* grecs et aux humanistes de la Renaissance. On sent chez elle le désir de promouvoir une personnalité dont le modèle serait apte à faire pièce à la menace des obscurantismes.

La dernière partie ne comporte qu'un chapitre, intitulé « 'Time sticks' : regulating the islamic day ». Le titre fait référence au gnomon, ce bâton fiché dans un support (le sol ou un cadran solaire) qui permet de lire l'heure grâce à la longueur de l'ombre. En islam, les cinq prières quotidiennes rythment de façon spécifique le passage et la perception du temps. Or, à notre époque où l'heure est une période fixée à 60 mn, un segment qui se répète 24 fois pour former une journée, où le temps est calculé avec des moyens d'une très grande sophistication et précision, l'heure de la prière musulmane demeure quant à elle inscrite dans le système ancien des heures inégales en fonction des saisons et du temps astronomique local. Pour déterminer ces heures de prière, que l'auteur présente d'abord telles qu'elles sont discutées dans le Coran et le Hadith, la civilisation islamique a su développer une compétence spécifique, le *'ilm al-miqāt* qu'a amplement étudié David King. L'irrégularité de l'heure en fonction du lieu impose de maîtriser les notions de latitude et longitude et implique de savants calculs. Le génie des astronomes musulmans dans ce domaine est là encore exemplifié par al-Bīrūnī, auteur d'un *Traité sur les Ombres*. Dans son ouvrage savant, celui-ci déplore toutefois l'ignorance de certains muezzins de son époque, en charge des calculs effectifs dans les mosquées. Aussi, à partir du XIIIe siècle, c'est un astronome professionnel, le *muwaqqit*, qui occupe cette fonction, témoignant de la continuité d'une alliance sereine entre science et religion, contrairement à l'incompatibilité postulée plus tard par les orientalistes et évoquée au chapitre 3. L'apparition en Europe de l'horloge mécanique en ce même XIIIe siècle a fini par imposer partout l'heure équinoxiale, correspondant à la vingt-quatrième partie du jour solaire vrai. Il a fallu ensuite, grâce aux fuseaux horaires, synchroniser les heures d'un monde de plus en plus interconnecté. Le calendrier grégorien, enfin, s'est imposé comme référence mondiale. Mais l'auteure rappelle que l'adoption de ces nouvelles modalités de comptage du temps ne doit pas être considérée comme un simple processus d'occidentalisation. Les heures de prières sont certes désormais définies en fonction des fuseaux horaires et dans le cadre d'un temps standardisé, calculé avec des moyens technologiques, mais elles renvoient bien toujours aux anciennes « heures inégales ». En islam, la technologie développée en Occident est mise au service d'une modernisation qui emprunte son propre chemin et son propre rythme. Dans certaines régions de la péninsule Arabique, la mémoire demeure encore d'une période pas si éloignée où le jour, selon la tradition ottomane, commençait au coucher du soleil, et non à partir de minuit, ce qui entraînait deux façons de lire l'heure, *alla turca* et *alla franca*.

*Sylvia Chiffoleau*
*CNRS/LARHRA*


BCAI 31 (2017) Freyer Stowasser Barbara: The Day Begins at Sunset. Perceptions of Time in the Islamic World., recensé par Sylvia Chiffoleau
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net